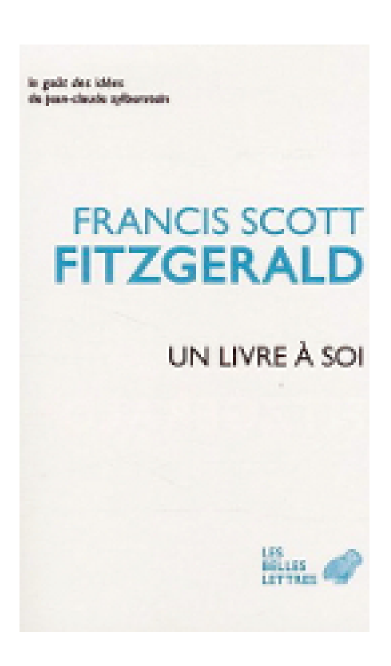
Un livre à soi[1]



On devient écrivain le jour où on ne triche plus avec la grammaire, le jour où on a enfin la force de prendre l'ascendant sur sa pensée exprimée. Dit autrement : la puissance d'un auteur vient de l'autorité qu'il parvient à avoir sur lui-même. Francis Scott Fitzgerald a toujours gardé cette autorité sur lui-même parce que l'auteur de *Gatsby le Magnifique* n'a jamais cessé de vivre pour écrire et de penser sa vie en l'écrivant. C'est une autobiographie par morceaux qu'en 1934 il propose à son éditeur de publier en regroupant, dans un ordre chronologique qu'il établit soigneusement, ses articles publiés dans les grands journaux des années 20 et 30, *Esquire, Saturday Evening Post, The New Yorker* ; l'éditeur refusera et il faudra attendre aujourd'hui et cette première édition française, magnifiquement traduite par Pierre Guglielmina, pour lire l'ouvrage que voulait Fitzgerald. Les livres viennent à vous au moment exact où vous en avez besoin, vous avez la quarantaine, la vie

1. *Un livre à soi*, de Francis Scott Fitzgerald (Trad. Pierre Guglielmina). 2011, Les Belles Lettres, 320 p., 13,50 €.

vous use, *Un livre à soi* paraît, vous le lisez, l'harmonie est rétablie. Bref, si vous ne devez lire qu'un seul livre en 2011, lisez celui-là.

Comment puis-je faire pour vivre ? Cet ouvrage donne la réponse, il explique tout, il est le mode d'emploi. Pour plaisanter, Fitzgerald écrit que c'est une super-anthologie permettant au lecteur de devenir omniscient en un seul week-end. Il n'exagère pas beaucoup. Les dix-huit textes initiaux, ceux qu'il a choisis à l'origine, s'emboîtent logiquement les uns dans les autres et livrent une autobiographie introspective, depuis les études à Princeton jusqu'à la fêlure de *Craquer* (*The Crack-up*), ce court texte de sept pages devenu un des plus célèbres essais de la littérature mondiale à propos de la dépression nerveuse, en passant par les mystères de la richesse et de la pauvreté, quand Francis Scott et son épouse Zelda ne parviennent pas à trouver où est passé leur argent, et le texte s'appelle *Comment vivre avec 36.000 dollars par an*, et aussi quand ensuite pour faire des économies le couple part en Europe, sur la Côte d'Azur française, et il nous explique alors comment établir un "budget", invention comptable devant laquelle ils s'extasient.

L'humour de Fitzgerald est toujours profond et il faut méditer chacune de ses phrases. À l'université de Princeton, il remarque : *« Le talent exceptionnel doit créer son propre public à Princeton, comme il le doit dans la vie en général. »* À propos du vieillissement, de ces souffrances de la vie qu'il ne nie jamais, qu'il est même capable de décrire sans pathos, avec distance et élégance, il dit : *« J'avais autrefois environ un mètre carré de peau vulnérable aux refroidissements et aux fièvres. À présent, j'en ai à peu près deux. »*

Tout est important dans ces pages, et ce "livre à soi" est réellement le livre de chacun de ses lecteurs, c'est une sorte de manuel d'Epictète mis à jour pour le XXe siècle et indispensable à tout humain du XXIe. Par exemple, Fitzgerald nous prévient : *« Si vous ne savez pas grand-chose — eh bien, personne n'en sait beaucoup plus. Et personne ne sait la moitié de ce que* vous *savez en ce qui concerne vos propres intérêts. »* À propos de l'inspiration du romancier, tout est dit dans la nouvelle *L'après-midi d'un écrivain*, avec une magnifique description de la ville aperçue lors d'une promenade, et cette scène montrant l'auteur se jugeant : *« Il a relu le manuscrit en soulignant au crayon rouge les phrases qui tenaient le coup et, après avoir classé ces dernières dans un dossier, il a déchiré le reste de la nouvelle et l'a laissé*

tomber dans la poubelle. » Dans le texte *Cent faux départs*, il rassure les écrivains quadragénaires contemporains qui écrivent quatre manuscrits ratés par an avant d'en produire un cinquième publiable, lorsqu'il nous explique qu'il a sans arrêt des idées de texte qui ne mènent à rien, mais que ce n'est pas grave : *« Il n'est pas très difficile de revenir en courant pour prendre un nouveau départ — surtout sans témoins. Ce que vous visez, c'est une bonne course ou deux quand la foule a rempli les tribunes. »*

En passant, page 116, le lecteur habitant Bordeaux s'amusera de l'homonymie qui fait écrire à Fitzgerald dans la brève autobiographie (alcoolisée) qu'il donne à une revue : *« 1920 - Vin rouge chez Mollat. »*

S'installant à New York qui sera sa « ville perdue », il note, avec cette superbe distance par rapport aux choses : *« À mon grand étonnement, j'ai été adopté non pas en tant que type du Middle West, non pas même en tant qu'observateur détaché, mais en tant qu'archétype de ce que New York désirait. »*

Revenant sur la dépression de la quarantaine dans un texte que Fitzgerald voulait comme un des derniers d'*Un livre à soi*, il explique : *« La question se posait dès lors de savoir pourquoi et en quoi j'avais changé, où se situait la fuite par laquelle, à mon insu, s'étaient écoulés régulièrement et prématurément tout mon enthousiasme et ma vitalité. »* Il décrit les choses en détails et démontre avec une aisance surhumaine les ressorts de nos sentiments. Dès la première phrase du livre, il conclut déjà : *« L'histoire de ma vie est celle du combat entre une envie irrésistible d'écrire et un concours de circonstances vouées à m'en empêcher. »* Alors bien sûr, il faut vivre et relire Fitzgerald dans ce livre, dans ses nouvelles et dans ses romans, suivre ses conseils et essayer de passer entre les plus gros grêlons. Mais au-delà de toutes ses vérités, il y a chez Francis Scott Fitzgerald une sincérité telle qu'elle nous pousse mystérieusement à l'aimer comme un fils.

Janvier 2011
Marc Pautrel